

# Femme maōhi, entre mythe et réalités

I mutaaiho ra, ua riro noa ia te vahine māōhi mai te tāvini ra te huru.

O ia te tuātiraa i rotopū i te mau tupuna e te oraraa no ānanahi ; na'na e horoa e haa-pii i te mau peu tumu.

Ma te ite pāpū maitai o ia i te rahiraa o tā na ōhipa i teie mahan, te itehia nei e e mea ora mau to vahine e te rahi noa atoa'tura te mau tuhaa ōhipa tā na e rave nei i roto i te Totaiete taaē noa'tu ai te mau ōhipa i roto i to na iho utuafare ia au i to na tiāraa metua vahine.

Lorsqu'en avril 1768, le navigateur français Louis-Antoine de Bougainville décrit, à travers le Journal de navigation de Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégate *La Boudeuse* placé sous son commandement, sa première rencontre avec la femme māōhi, il était loin de penser qu'il participait à la mise en place du mythe de la Vahine "Vénus féconde... droite, saine, fraîche et belle" aux moeurs faciles. La réputation de la femme māōhi était faite avant même qu'on ne la connaisse. Jamais image publique de femme n'a été autant dévoyée et colportée. A la fois prisonnière de son image fabriquée de toute pièce par des Occidentaux qui l'avaient déjà rêvée et imaginée avant même de la voir. Soumise à un ordre culturel dans lequel elle puise ses forces, la vahine a du mal à exister par elle-même. Et cela fait plus de 2 siècles que la méprise dure.

Après tout ce qui a été dit et écrit sur elle, il est temps pour les femmes māōhi d'aujourd'hui que leur vérité et leur dignité soient reconnues pleinement, qu'elles aient assez d'audace et d'imagination pour faire entendre leurs voix trop longtemps ignorées voire étouffées.

C'est pourquoi il nous paraît urgent de participer à la réhabilitation de son image et de sa réputation en faisant un effort d'analyse de sa situation. La meilleure façon d'y arriver n'est-elle pas de faire une tentative de défini-

tion (ou de redéfinition) de sa personne au travers de ce qu'elle vit et pense. Une formule qui serait révélatrice des constantes qui régissent son comportement et les valeurs auxquelles elle adhère tiendrait en une phrase.

**La femme māōhi est une personne soumise au passé et à la tradition, responsable de son présent et consciente de son avenir.**

## Le cordon du passé

Femme soumise au passé et à la tradition parce que ce passé est vivant et ancré en elle. Son histoire ne date pas d'aujourd'hui, elle lui vient de ses ancêtres, de ses aïeules. Parce qu'elle a le don d'enfanter et de donner vie, elle peut mieux que quiconque ressentir ce lien très fort qui la relie intimement au passé et qui, par la même occasion, lui donne sa légitimité. En effet, la femme māōhi a sa place dans la société parce qu'elle est une mère en puissance. Malheur à celles qui ne peuvent pas enfanter car alors elles ne seraient d'aucune utilité pour la société dont les règles de fonctionnement ont été et sont encore pensées et établies par les hommes. Chaque fille qui naît reçoit une éducation conforme au rôle de future mère de famille qui lui est destinée.

C'est là sa fonction première. Toutes les femmes māōhi le savent et elles le transmettent de mère en fille, dès leur plus jeune âge. Il est courant de voir des filles s'occuper des plus petits qu'elles, voire des bébés, pendant que la mère s'active à autre chose, même à discuter avec ses paires pendant de longues heures. Une fille māōhi apprend très tôt à jouer son rôle de mère. Elle doit être capable d'effectuer les tâches ménagères quotidiennes : faire le ménage, nettoyer les abords de la maison, faire la cuisine, laver la vaisselle, s'occuper de ses frères et soeurs, aider à la lessive, repasser le linge, raccomoder les habits déchirés, etc. Elle le fait bien volontier, sans rechigner. Aussi, avoir des filles dans une famille signifie avoir de la main d'oeuvre gratuite à portée de main aussi longtemps qu'elles resteront au foyer. Il en est de même pour la belle-famille qui voit arriver la bru en son sein. Sa venue est d'avance perçue comme doublement rentable : d'une part, elle sera une aide précieuse, soumise et efficace et d'autre part, elle prolongera le nom et la descendance de la famille. Avoir des filles serait de ce point de vue bénéfique, mais l'histoire de nos îles montre qu'il peut en être autrement. Que dire des cas d'infanticide

## R e n c o n t r e

### La vocation pastorale des femmes

«Dans les Églises, des femmes aussi sont ministres». Tel fut le titre d'une rencontre d'un grand intérêt, organisée par «Droits et Libertés dans les Églises» et «Femmes et Hommes en Église», qui s'est déroulée à Paris les 30 septembre et le 1er octobre. L'objectif de ce séminaire était de s'interroger sur les pratiques de type ministériel exercées actuellement par des femmes dans les diverses Églises chrétiennes, d'en mesurer les effets sur la théologie traditionnelle du sacerdoce et sur l'évolution des mentalités. Le nombre de participants/tes était volontairement restreint, pour une meilleure écoute, un travail en profondeur et une nécessaire discrétion.

Il regroupait des personnes intéressées par la question : permanentes en pastorale, responsables de divers services d'Églises, pasteurs, théologiens et théologiennes... Une dizaine de femmes ont témoigné de leurs pratiques avec une rare qualité d'analyse et d'engagement.

Situés en réponse aux besoins de communauté chrétiennes, souvent en situation d'urgence, et porteurs d'une forte vocation, leurs propos allaient au-delà d'une simple revendication d'ordination. Leur présence dans les charges cléricales fait éclater de l'intérieur le cléricisme. C'est une nouvelle Église qui naît, d'emblée oecuménique (la diversité des confessions apparaît comme une richesse), réconciliant hommes et femmes, et atténuant le clivage clerc/laïc. (BIP/MTvLC)



Entre tradition et modernité. (Dessin Éric Ferret)

de très jeunes enfants de sexe surtout féminin rapportés dans les écrits notamment de Cook et des missionnaires protestants de la London Missionary Society ! Cette pratique était courante parmi les membres de la société des Ari'ò, réputés pour leur "vie de plaisirs et de débauche", à qui on interdisait d'avoir des descendants bâtards, surtout de sexe féminin, issus d'unions illégitimes, par peur de perdre leur prestige. Elle se faisait également dans le cas de mésalliances, lesquelles auraient pu revendiquer pouvoir et biens et mettre en danger l'équilibre de la hiérarchie sociale ainsi que les privilèges des plus hauts rangs. (cf Journal, de James Morrison, Société des Océanistes, Paris, 1966)

## Un pouvoir de naissance

Mis à part ces exemples particuliers, la femme māōhi peut se targuer d'avoir dans la mémoire collective de son peuple des figures notoires de femmes de tête de haut rang ayant exercé le pouvoir. Pour ne parler que de l'île de Tahiti, lorsque le capitaine anglais Wallis arriva en 1767, il fut frappé autant par l'autorité d'Amo que par celle de Porea qui jouissaient du plus haut prestige sur leur entourage. Celui qui allait devenir Pomare I avait pour femme Itia, cheffesse du district de Varari, à Moorea, qui était plus redoutée et plus crainte que le roi lui-même. Le troisième de la dynastie des Pomare a été une femme du nom de Aimata Pomare IV qui a eu le plus long règne de l'histoire tahitienne, de 1827 à 1877, date de sa mort. Vue sous cet angle, la vahine peut être

l'égal de l'homme puisqu'elle est écoutée, respectée, reconnue et même adulée. Si de telles femmes ont existé dans l'histoire du triangle polynésien, de Rapa Nui à Hawaï et à Teatotea et continuent d'exister de nos jours, c'est parce que les égards auxquels elle ont droit sont dûs plus à leur naissance et à leur rang dans la hiérarchie sociale qu'à leur mérite personnel. Il s'agit bien évidemment ici d'une minorité de femmes de pouvoir

exceptionnelles. D'ailleurs, l'autorité qu'elles détiennent de leur vivant ne se transmet pas de mère en fille ; elle repasse prioritairement entre les mains d'un descendant mâle, même si ce dernier n'est que le cadet.

La femme māōhi a le sens poussé du respect et de l'obéissance à une autorité, d'où qu'elle vienne car toute personne détentrice d'une autorité, et à plus forte raison religieuse, détient le mana qui lui vient de Dieu. Dans la mesure où quelqu'un est investi d'un pouvoir, et que ce pouvoir est reconnu comme tel, alors elle se soumet sans se poser de questions. Jamais d'elle-même elle ne remettra l'autorité en question. Pas question de déranger l'ordre établi. Ce réflexe qu'elle a est partagé par les membres féminins du groupe auquel elle appartient. Des siècles et des siècles de soumission ont inculqué chez la femme māōhi un sens de la soumission et donc du devoir qu'elle n'est pas prête à renier.

## Une femme dynamique

Femme responsable de son présent et consciente de son avenir car si l'on regarde la société polynésienne d'aujourd'hui, on est frappé par l'activisme, et la vitalité des femmes dans la vie sociale, culturelle, économique et religieuse du territoire. Le nombre d'associations artisanales et horticoles qui fleurissent en Polynésie sont lancées, montées et gérées entièrement par des femmes. Elles ont déjà fait des émules, surtout du côté marquisien. Dans les lieux de culte, il est courant de voir les bancs d'un "amuiraa" aux trois quarts occupés par des femmes. Dans les réunions de

parents d'élèves, les personnes présentes sont en très grande majorité des femmes. Depuis peu, les femmes se mettent à écrire. Ce qui les caractérise, c'est leur don de création et d'invention pour tout ce qui est parure vestimentaire et décoration d'intérieur. Il n'y a qu'à se présenter devant le temple de Tiroama le jour du *àufauraa mē* pour voir les paroissiennes originaires de Rurutu, Rimatara ou de Raivavae arriver en tenues spécialement conçues pour l'occasion, de la tête aux pieds, avec bonne humeur et une joie d'offrir très communicatives. Mais c'est surtout dans le cadre de sa famille qu'elle donne le meilleur d'elle-même. Par sa petite taille, par sa structure, par sa composition, la famille est le lieu où elle peut véritablement être elle-même. Elle se y sent à l'aise parce qu'elle en assume le fonctionnement et surtout, l'entière responsabilité. Elle est maîtresse chez elle, dans son foyer. Elle prend les décisions et les initiatives qui s'imposent à elle pour le bien de sa famille. C'est elle qui a conscience de l'importance de l'éducation et des études des enfants pour leur avenir. C'est vers elle que les enfants viennent naturellement partager leurs joies et confier leurs soucis. Son rayonnement est tel que rien de ce qui se passe dans sa famille ne lui échappe et que tout lui est révélé. Elle est le pilier de la famille. Par contre, dès qu'elle sort de l'enceinte de sa famille, elle pratique l'auto-censure, sachant que dans la vie publique, les décisions sont prises par les hommes sauf dans les regroupements de femmes. L'Eglise évangélique a été l'un des premiers artisans d'une certaine ouverture de la prise de parole et d'une certaine libération de la parole chez la femme, même sous surveillance, par le biais des *haapiiraa*, des *rururaa etaretia*, des *rururaa tuahine*, des *tuaroï*. Les femmes māōhi qui osent parler sont très souvent celles qui vivent autre chose.

Nous pouvons dire qu'une parole libre de femme māōhi existe et est en train de prendre corps et de s'affirmer. Jusqu'où cette parole de femme pourra-t-elle être tolérée?

Vahi a Tuheiava-Richaud